

CÉLINE CURIOL

Les vieux
ne pleurent jamais

roman

ACTES SUD

Elle était un fantôme dans une demeure étrangère devenue d'un jour à l'autre immense et solitaire, et à l'intérieur de laquelle elle errait à la dérive, se demandant avec angoisse lequel des deux était le plus mort : celui qui était mort ou celle qui était restée.

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ,
L'Amour au temps du choléra.

à M.-C. et J. Curiol

Jamais je ne l'avais lu mais ce fut lui, ce soir-là, que ma main heurta. Allongée sur le canapé, je commençais à me laisser gagner par une agréable somnolence post-dînatoire, hypnotisée par l'uniformité beige du plafond que j'examinais depuis un moment, quand j'avais tendu le bras en arrière, pour vérifier si je pouvais encore bouger, et cogné le coin de sa reliure. Le livre était posé sur l'étagère qui jouxtait le canapé et qui contenait toutes mes possessions littéraires, ma modeste part de l'ancienne bibliothèque, propriété adorée d'Herb sur laquelle cette fille, sa fille pardon, avait fait main basse dès la disparition de son cher papa sous prétexte que je n'avais jamais eu pour eux assez de passion. L'énergie de ma vexation était passée dans le remplissage des cartons, toute opposition étant, à ce moment donné, au-dessus de mes forces. Je n'avais conservé qu'une trentaine de bouquins qui avaient été rangés là y étaient restés après qu'Irina était venue récupérer les objets qu'elle jugeait lui revenir de droit. Ensuite, il n'y eut plus que moi pour faire bouger les choses dans la maison. Des mois durant, le livre échappa aux réaménagements que j'opérais petit à petit afin de modifier la géographie d'un lieu qui conditionnait trop d'habitudes

communes. Je l'avais oublié bien qu'il ait toujours été là, à une place où il était devenu d'emblée invisible.

Le livre avait dû m'être offert car je n'aurais jamais eu l'idée, moi, d'acheter un roman si épais, non parce que j'aurais été incapable de le lire, mais parce que m'aurait arrêtée la certitude que l'œuvre d'un tel écrivain était réservée à des lecteurs plus agueris. Je n'ai rien contre les mots. Pourtant lorsqu'ils cascaden de façon aussi imprévisible, j'ai l'impression d'être étourdie, comme si quelque chose dans mon cerveau se mettait à tourner à trop grande vitesse, un peu comme si j'avais bu une liqueur de fruits. Je n'ai rien contre les romans non plus, mais souvent, je leur trouve un goût d'artifice, je perçois le petit bruit de fond de leurs rouages ; on veut me conduire quelque part, à l'aveugle prétendument, mais les décors et les accessoires censés m'aiguiller ont quelque chose d'arbitraire, de falsifié. La table est rouge, il pleut, la femme porte une robe d'été, alors que la table pourrait être bleue, la pluie avoir la texture de la neige et la femme être vêtue d'un manteau noir.

C'est Herb qui avait jugé bon de me donner à lire ce livre qu'il estimait important, lui qui avait passé tant d'années à se gorger de lectures saines et sérieuses au point qu'on ne parvenait plus à savoir quelle spontanéité recelait ce qu'il professait, s'il ressentait encore le frisson de l'imprévu sous ses paroles bien pesées, pensées. C'était là l'un des talents qu'on admirait chez mon érudit mari, savoir se lancer dans des explications savantes sur à peu près n'importe quoi.

À l'envers, je ne parvenais pas à lire son titre. Du bout des doigts, je fis glisser l'ouvrage hors de sa

rangée et vis alors, à cause de la lumière qui se reflétait de biais sur le lustré de la couverture, qu'une fine couche de poussière s'y était déposée et je me dis, association d'idées saugrenue, que je commençais à moins penser à Herb, qui n'était du coup peut-être plus tout à fait mon mari, mais seulement mon "ancien" mari, même si le terme semblait simultanément m'en séparer et l'immortaliser. Pour la première fois, j'ouvris le livre et en feuilletai quelques pages avant de revenir au début, prise d'une envie de vérifier cette histoire de première phrase que l'on me rabâchait lors des cours de français au lycée.

Ça a débuté comme ça. J'ai fait la moue évidemment ; pas une moue de dégoût, juste dubitative, parce que pondre une première phrase comme celle-là, je me disais que j'aurais pu le faire, ça a débuté comme ça, sachant bien que je n'aurais pas eu l'idée de le faire, mais tout de même cela ne me paraissait pas très exigeant comme début, un peu banal parce que j'étais sûre, moi, d'avoir entendu des gens dire cette phrase au milieu d'une conversation à brûle-pourpoint, alors qu'ils s'apprêtaient à raconter une chose qui leur était arrivée, sans même savoir que cette phrase avait été écrite, et que c'était même la première dans le roman d'un grand écrivain, je les avais entendus dire ça, alors somme toute oui, sa phrase était commune, mais en même temps, je savais bien et c'était vrai que dans la vie, tout débutait comme ça, la mort y compris. Voilà, comme ça. Alors il n'avait pas foncièrement tort, ce type, Céline, lui aussi de commencer ainsi.

Une seule phrase j'avais lue et lui avais déjà consacré plusieurs minutes sans pouvoir passer à la suivante, alors forcément, je préférais ne pas me

lancer dans la lecture de ce roman qui aurait pris un nombre de mois considérable. Je me suis remise à feuilleter les pages, une à une, tranquillement, promenant mes yeux sur la masse de caractères pour voir s'ils s'arrêteraient d'eux-mêmes autre part, sur une autre phrase qui durerait longtemps comme la première et qui me permettrait au moins, si jamais nécessité ou le fantôme du défunt Herb se présentaient, de prétendre avoir lu ce roman, quand au milieu des pages, brusquement, sans crier gare, un visage a surgi. Je n'ai pas été sûre de le reconnaître mais j'ai refermé le livre d'un coup.

J'avais eu peur en le voyant au milieu des rangées de mots, avec ce sourire qui m'a rappelé tout un tas d'autres sourires qu'il avait eus il y a longtemps. Certains me sont revenus en mémoire, presque en simultané, comme si cet homme n'avait jamais cessé de sourire, ce qui n'était pas le cas, du tout, mais qui eût paru plausible à une autre qui aurait regardé l'homme sur la photo avec son beau sourire, spontané et détaché, évident. J'ai laissé passer l'impression de surprise. J'ai même espéré m'être trompée, sachant que j'allais vouloir lire dans cette apparition un présage bien qu'il n'y en eût sans doute aucun. Mais tout de même, ne pouvais-je déjà m'empêcher de penser, c'était bizarre, d'autant plus bizarre qu'il n'y avait aucune raison que cette photo ait été glissée là, c'était cela surtout qui n'allait cesser de me turlupiner. Mieux aurait valu que je n'aie pas tendu le bras ; un simple étirement et voilà que, se croyant en sûreté chez soi, on tombe nez à nez avec un spectre, surgissant n'importe où. Un hasard, sans doute, évidemment, mais tout de même cette photo, ce fut bizarre.

Lentement, j'ai rouvert le livre. C'était lui. Je n'avais pas oublié son prénom, pas oublié du tout en dépit de quelques vieilles promesses de ne jamais plus le prononcer. Je crois que j'ai eu envie de le dire, mais n'ai pas osé, même dans ma tête, de peur de faire tout ressurgir, de bas en haut, avec ce mot de passe qui aurait ouvert bien grand le passé. C'était lui entre la page 90 et la page 91 du *Voyage au bout de la nuit*, un voyage que je refusais pourtant d'essayer d'entreprendre à cause de ma difficulté à digérer les phrases trop impétueuses. La photographie était en noir et blanc, ce qui m'a étonnée d'abord, parce qu'à l'époque, nous avions la couleur, à moins que l'un d'entre nous n'ait été saisi par l'envie passagère de revenir à ce genre de contrastes, qui mettent en valeur les visages, il est vrai. J'étais persuadée d'avoir rangé ailleurs ces photos, dans un coin peu accessible, et plus j'y réfléchissais, moins je comprenais comment celle-ci avait pu atterrir là. Ce dont je fus sûre en revanche, tout de suite, même si j'imaginai pouvoir me tromper, était que je l'avais prise, même si j'étais incapable de me souvenir du moment, de l'endroit où nous étions, c'était moi pourtant. À cause de son regard sur le cliché, ce regard que j'aurais alors reconnu entre mille parce qu'il était mon privilège, comme il le semblait encore à cet instant. Mais je ne me rappelais pas les circonstances, pas plus que l'avoir jamais glissé dans ce livre.

De lui si, évidemment, cinquante ans plus tôt. Un beau jeune homme avec un sourire à faire frétiller la première fille venue, pas encore de vraies rides, les yeux radieux, intrépides et même à travers la photo, on pouvait éprouver la vigueur qui lui faisait fixer les gens et les choses avec audace. À l'époque, il avait

pris l'habitude de porter des bottes, je m'en souviens, et il continuait de les mettre jusqu'au milieu du printemps quitte à ce que l'on se moque, pensant, je crois, que cela donnait de la virilité, un côté cow-boy blasé, à son allure de jeune mec en plein bourgeonnement, qui voulait plaire à tout ce qu'il croisait de féminin. C'était une drôle d'époque où je ne le reconnaissais plus tout à fait, où je regrettais déjà ce que je voyais petit à petit s'effacer, dans ses gestes, dans sa voix, dans ses remarques, mais fascinée en même temps par ce que je voyais apparaître, l'emprise progressive du désir d'autres, l'expansion de sa masculinité, croissant comme un lierre, qui me donnait aussi l'impression d'avoir la chance de disposer, chaque jour un peu plus, d'une précieuse protection et d'une maturité qui me faisait défaut mais dont il saurait me faire profiter, je n'en doutais pas. Nous avions quatre ans d'écart, c'était peu. Mais il était entré dans l'âge adulte alors que j'hésitais encore en son seuil, y tentant des incursions maladroites, m'y projetant par des opinions, tant d'opinions que je professais avec véhémence afin qu'elles semblent justes et m'y offrent un droit d'entrée. La jeunesse n'est jamais l'âge du doute mais de l'excès de certitudes. Lui avait un travail, son travail, son appartement, ses copains, ses sorties, alors que ce qui m'appartenait tenait dans une chambre de douze mètres carrés et les maigres clichés d'un avenir dont je ne cessais de redéfinir les dimensions. Il vivait au lieu d'étudier, voguait au gré de son indépendance, alors que j'étais encore assujettie aux devoirs et aux autorisations maternelles. Pourtant je n'étais pas jalouse mais fière de lui, tellement fière.

Je sais où nous étions! Nous étions au bord du lac d'Annecy, c'était le lieu où nous nous trouvions au moment où j'avais appuyé sur le déclencheur, à cause de cette lumière, une fin d'après-midi, l'automne. C'étaient les vacances évidemment, celles d'avant la rupture, celles où il avait proposé de partir seuls quelques jours, parce que nous n'avions jamais vu un lac, de m'emmener en voyage sans les deux autres, fausses vacances familiales, pour la première fois, un cadeau, et quel cadeau, le dernier d'ailleurs. Et cette joie depuis l'instant où il avait lancé, au milieu de ma chambre, galvanisé par la générosité de son idée et la certitude de son effet, j'ai une surprise pour toi, cette joie robuste qui, au cours des semaines qui précédèrent le départ, ne me lâcherait plus, écarterait sur son passage toutes les contrariétés. L'arrière-plan de la photographie est flou, il n'y a que lui qui remplit le cliché de sa fascinante netteté. Il avait dû dire quelque chose, me taquiner ou simplement me regarder avec un inattendu sursaut de tendresse, et je n'avais rien trouvé de mieux que de lever l'appareil, pour me protéger, ou pour qu'à tout jamais il continue ainsi de me regarder.

Trois jours et deux nuits, nous n'avions rien fait de spécial, me semble-t-il, juste marché, et ri, et paressé au café, entraînés parfois dans une maladroite discussion politique dont il remportait le trophée, à savoir qu'il avait raison. Toujours, il finissait par avoir raison puisque je ne voyais aucun inconvénient à lui accorder l'avantage ; j'aimais le voir satisfait. Nous avons exploré les places et les ruelles, le bord des canaux, chaque recoin semblant receler une curiosité potentielle que nous refusions de laisser nous échapper, si prompts à l'étonnement que la ville

s'en trouvait métamorphosée, et ces promeneurs, avec leur air abasourdi, que nous regardions comme si nous étions beaucoup plus malins qu'eux. Une fois, il me demanda ce que je comptais faire l'année suivante, continuer mes études ou pas après le bac – le bac tu parles ; si je ne l'ai pas eu, tu l'auras, et en une fois. Il devait me voir parée d'un élégant tailleur de secrétaire ou d'un uniforme d'infirmière immaculé blanc, moulants, décolletés. Surtout n'éliminer à aucun prix le sex-appeal chez une femme ! Il s'était débrouillé pour louer une pièce chez l'habitant, au dernier étage d'un immeuble de la vieille ville, sans doute avait-il même économisé sur son modeste salaire, une chambre de bonne, avec un peu de confort en plus, douche et W.-C. calés dans un angle de mur, et dont les deux lits jumeaux grinçaient et grinçaient lorsque nous nous amusions, en rentrant tard le soir, à nous vautrer dessus pour les faire couiner au maximum, dans le but que d'imaginaires voisins se scandalisent du déroulement trop proche d'une torride copulation dont aucun de nous n'aurait pris l'initiative, mais dont la pensée nous faisait marrer de désir. C'était un jeu d'adolescents auquel nous n'aurions plus dû jouer, il ébranlait en silence notre drôle d'innocence. Et il me paraît impossible qu'il n'ait pas compris alors l'enjeu. Il avait pourtant déclaré, le lendemain, par inadvertance probablement mais une fois tout de même, à ce serveur sur lequel mes yeux s'étaient attardés intrépides au moment où il s'approchait de notre table, ma femme prendra...

Et si Herb avait placé la photographie là, s'imaginant que je feuilleterais au moins son cadeau par curiosité, par acquit de conscience, un signe de

bonne volonté de ma part, depuis le temps qu'il s'efforçait de me faire découvrir les exploits de la littérature, de partager ses plaisirs de lecteur vorace, et que ça ne prenait pas. Je résistais comme une chèvre parce que dans ce domaine, il était roi, et que je serais traitée comme un désopilant sujet, j'aurais droit à ma leçon gentille. Jamais été sarcastique ce cher Herb, mais moi, je ne voulais pas éprouver, face à lui, l'étendue de mes lacunes, je ne voulais pas être l'élève, son amante ou sa muse oui. J'avais tort sans doute, mais c'était plus fort que moi, tel un instinct de séduction. Si c'était Herb, il n'y avait jamais fait allusion et son message était resté bien planqué pendant plusieurs années, sans suite, sans qu'il sache même que j'étais passée à côté. Cela valait peut-être mieux car qui sait comment j'aurais réagi, stupéfaite, hors de moi, verte de rage à l'idée qu'il m'ait tendu cette perche vicieuse et pourquoi. Car son message, portrait fané d'une époque heureuse qui ne pouvait me laisser indifférente, il le savait, ingénue piqure de rappel, indirecte mais ferme, était censé provoquer quoi au juste, quoi, me faire regretter? Je l'imaginai, dévisageant, apitoyé, le cœur accroché à de fausses bonnes intentions, la femme apparue à l'entrée de ce même salon, sa femme qu'il estimait, agitant le morceau de papier argentique sous son nez en répétant, le souffle court, tu cherches quoi avec ça? Son subterfuge lui aurait permis de nier, je n'aurais eu aucun moyen de prouver que c'était lui qui me forçait à faire face à ce spectre rieur.

Qu'avait-il cherché à provoquer si c'était lui? Qu'il ait voulu me blesser, se servir de ce que je lui avais confié des siècles auparavant pour me torturer soudain, était trop puéril, trop mesquin pour

correspondre à son caractère ; forcément, il se croyait sur le droit chemin, se sentait investi d'une mission en se permettant cette provocation. Réconcilier. N'était-ce pas d'ailleurs ce qui l'avait conduit sa vie durant ? Rétablir le passage, l'écoulement, la circulation... l'équilibre. C'était peut-être bien cela, il voulait me faire regretter de ne plus savoir rien de l'homme sur la photo, devenu, à n'en pas douter, un retraité aux cheveux gris, au ventre en jachère, aux paupières gonflées, comme si les regrets, je ne connaissais pas, imbécile ! Or il savait ce que *cela* faisait. Tout comme il n'ignorait pas que l'homme sur la photo et moi ne pouvions plus rien nous dire. Mais l'idée collait à merveille à sa vieille devise : rien ne meurt avant d'avoir perdu toute possibilité d'être. Je parviendrais presque à entendre sa voix posée, un peu espiègle, sa voix dorénavant éteinte qui aurait dit les mots qui filtrent maintenant entre mes lèvres. Rien ne meurt avant d'avoir perdu toute possibilité d'être... Mais que me fais-tu dire, non mais pardon, dans les romans certes, les situations se retournent inopinément, mais Herb, là c'est la vie et le temps s'amasse, fige, rend toute volte-face impensable et impossible. Me faire regretter mais à quoi bon ? J'y ai pensé évidemment, dans le secret de mes petites délibérations nocturnes, mais chaque fois, j'ai eu peur, chaque fois peur qu'il n'y ait toujours pas, au bout de cinquante ans, prescription.